

Déroulède qui séduisait alors une grande partie du public français et qui marqua fortement Eugénie qui épousa politiquement les opinions royalistes, boulangiste, et anti-dreyfusarde. Dans cette ville elle tomba dans les mains d'un proxénète homosexuel, du nom de Batistine, surnommé "la bouquetière". Une rencontre avec "un comte" va changer sa vie. Installée à Paris rue Richepanse, son protecteur :

"décida de faire de moi une femme du monde ou du demi, ces deux catégories ayant été, de tout temps, étroitement unies. On n'a jamais su, très exactement, faire la démarcation qui existe entre la première et la seconde. Je pourrais citer telle Princesse, comme cette trop fameuse de Caraman-Chimay, qui ne craignait pas de se promiscuité (sic) avec des tziganes, et telle comédienne aujourd'hui illustre, qui répondait, dans notre Compagnie mêlée, au surnom évocateur de «Sousoule !». Eugénie fut donc introduite après son éducation dans le grand monde. Elle évoque alors dans des souvenirs les noms de ses amants qui figurent dans le carnet mondain de Marcel Proust pour "La Recherche du Temps Perdu", et encore, la liste évoquée par la chanteuse est bien plus importante que celle du romancier. Lassé, le comte l'abandonne en lui laissant une petite fortune qui lui permit de prendre un appartement plus grand, rue Royale. Un nouvel amant lui offrit un hôtel particulier rue de la Trémoille. Elle continuait en parallèle une carrière artistique, figurante au théâtre des Variétés, puis est engagée aux "Menus Plaisirs" où elle figure à côté d'Emilienne d'Alençon, maîtresse du fils de la duchesse d'Uzès. A Monte-Carlo, elle connut un garçon du restaurant Ciro's nommé **Cornuchet**. Celui-ci allait devenir quelques années plus tard propriétaire à Deauville et crée à Paris rue Royale un restaurant avec un associé Maxime qui mourut prématurément, laissant ainsi Cornuchet à la tête d'une immense fortune.

Elle fit la connaissance de Séverine, l'héritière spirituelle de Jules Vallès, qui la conseilla utilement. Elle avait été enrôlée en 1889 dans la "Ligue des Patriotes" par Edmond Archdéacon, Drumont Lemaitre, Gyp, comtesse de Martel de Janville, petite nièce de Mirabeau, suivait, elle aussi, avec frénésie, le mouvement ; elle collait des «A bas les Juifs» partout où elle pouvait... elle était insatiable et très convaincue. Eugénie ajoute :

"Jules Guérin le fameux animateur du Fort Chabrol, avaient fait un instant chorus avec le directeur de La Libre Parole. Ils se brouillèrent le jour où la cuisine antisémite ne nourrissait plus suffisamment ses marmitons ! Jules Guérin publia un livre de 700 pages contre Édouard Drumont, l'accusant de tous les crimes de la terre, et dressant un catalogue de ses recettes les plus épicées et de ses fricotages les moins ragoûtants ! Possible qu'il n'ait pas eu complètement tort, parbleu ! mais Louis et Jules Guérin, de quoi vivaient-ils, eux aussi, si ce n'est de la même fabrication et des mêmes plats ! Avec quel argent, les deux frères Guérin accomplirent-ils leur sensationnel voyage de campagne en Algérie ? Et Firmin Faure, avec quels subsides alimenta-t-il sa propre caisse ? et les réunions constantes, tapageuses, organisées par Méry et Galli, et tout le régiment d'aboyeurs, la garde du corps qui veillait à la sécurité de leurs abattis, comment les entretenait-on ? Drumont aurait pu, à son tour, écrire un livre du même nombre de pages contre Jules Guérin, et Galli contre Méry, et Méry contre X ou Z, et ainsi de suite jusqu'à la fin du monde ! J'ai le droit de dire que je la connais, la politique, parce que je l'ai pratiquée, suivie, étudiée, et j'en suis partie le cœur barbouillé de tout ce que j'y ai vu et entendu."

Boulangiste convaincue, elle fut arrêtée et condamnée à la prison à Saint-Lazare pour avoir crié au passage du président de la République : "Vive Boulanger" Après sa visite à Séverine, elle abandonna la politique pour se consacrer à la chanson. Elle fréquentait beaucoup les cabarets et fit la découverte du "Mirliton" de Bruant. Puis, au cours d'une audition à la Cigale, Nunès et Flatteau lui offrirent de chanter dans leur établissement avec 200 francs de cachet par mois, somme assez rondelette pour une débutante. Elle avait acheté à une prostituée sa "tenue de travail" et pris une leçon dans un bar devant un verre d'absinthe. Le succès fut foudroyant, le public n'avait plus que le nom de "Nini" à la bouche. Madame Varlet, la directrice de la "Gaité-Rochecouart" lui offrit vingt francs par jour pour venir chez elle.

Après une tournée triomphale :

"Je venais à peine d'achever la tournée de ce reportage fantaisiste, quand un événement tragique se produisit. Un grand nombre de parisiens s'en souviennent encore. Je veux parler du terrible incendie qui éclata, il y a quelques années, rue Rochechouart, dans les établissements Godillot ; des centaines d'ouvriers et d'ouvrières furent atteints par cette catastrophe, et se trouvèrent, du jour au lendemain, sans travail. De toutes parts, on fit appel à la charité publique. Il fallait de l'argent, beaucoup d'argent, pour ces malheureux. L'essai que je venais d'effectuer dans les cours me suggéra une idée nouvelle. Pourquoi ne visiterais-je point encore les cours et n'affronterais-je pas à nouveau les portiers furibonds et les snobs ricanants ? Pourquoi ne mendierais-je point, pour de bon cette fois, en faveur des pauvres gens que l'effroyable accident de la rue Rochechouart avait rejetés dans leur mansarde ou couchés sur un lit d'hôpital ? Pourquoi ? Je courus chez ma bonne Séverine, compatissante à toutes les vraies douleurs ; je lui fis part de la pensée qui venait de traverser mon cerveau. Je lui demandai son appui qu'elle me donna aussitôt, en m'autorisant à chanter pour le « carnet de Séverine ». Et je repartis couverte d'une cape noire, sous le quadruple patronage du Journal, de L'Éclair, de La Libre parole et de L'Écho de Paris. Je gardai avec moi Rose Bru et Claudius. Les difficultés que nous avions rencontrées la première fois surgirent à nouveau. Je me souviens, en particulier, d'un gros agent, dont le visage ressemblait à une gelée de framboise et qui m'avait assez grossièrement « embarquée » au « quart » de la rue de La Rochefoucault. Il s'en fallut de peu qu'il ne me fourrât les côtelettes à l'aide de ses poings-massus ; il me toisait du haut de sa trogne écarlate qui contrastait avec la pâleur de mon teint de « Cigale Algérienne » comme devait me surnommer plus tard le grand poète [Jean Richepin](#).

Quand, pénétrant dans le poste, je demandai à voir le commissaire ce fut, parmi la fumée des bouffardes et la rigolade collective des « sergots », une recrudescence de gaieté moqueuse et bruyante, et mon « policier » trancha, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre féroce : « Ah ! vous la fille, taisez-vous, hein ! attendez votre tour ! » Enfin, le commissaire, M. Cornette, en apprenant mon nom que j'avais pu communiquer au secrétaire, me reçut avec une affabilité et une gentillesse qui, très rapidement, me firent oublier les insolences dont j'avais été l'objet quelques minutes avant. Après que je lui eusse expliqué la mission dont j'étais chargée, il me raccompagna jusqu'à la porte du commissariat, au grand ébahissement des agents, du « mien » en particulier, lequel, d'une main, frottait les poils de sa moustache, et, de l'autre, portait une main tremblotante à son képi. Les journaux racontèrent cette petite histoire. Ils auraient eu matière, tous les jours, à alimenter plusieurs colonnes, car quotidiennement, se répétaient ces aventures tragico-comiques. Les sous pleuvaient ; les agents aussi. C'était toujours la même rengaine. Une autre fois, c'est au poste de la rue Marsollier qu'eut lieu l'épilogue d'une de ces arrestations fantaisistes, à la suite d'une plainte portée par un concierge devenu fou furieux ! Le concierge en question avait entr'ouvert la porte de sa loge, et s'était mis à m'invectiver avec acharnement. Mes amis et les assistants prirent ma défense. Les ouvriers d'un atelier situé dans la cour de l'immeuble élevèrent la voix pour protester en notre faveur ; mais le portier, au comble de la fureur, vomit de plus belle ses insultes, et, devant le tollé général, referma sa porte avec éclat. Apercevant la clef demeurée extérieurement dans la serrure, j'en donnai prestement un tour, et j'entraînai mes amis hors de la maison. Cependant, quelques secondes plus tard, le concierge qui était sorti de sa loge par la fenêtre, se mit à nos trousses, hurla en nous pourchassant comme s'il venait d'être dévalisé, réquisitionna un agent ; et, en un clin d'œil, sous les regards d'une foule excitée, nous fûmes conduits au commissariat de la rue Marsollier. Au poste, le secrétaire se montra courtois, s'appliqua à calmer la colère du plaignant, qui eut d'ailleurs un mot exquis. Comme on lui faisait remarquer qu'il aurait pu imiter ses confrères en cordon « qui, tous, affirmait le secrétaire, surent se montrer au moins polis », il s'exclama : « C'est vous qui le dites ! » (...) Et comme la foule hurlait et me réclamait au bas du poste, sur l'air des lampions, le commissaire, l'excellent M. Péchard, m'autorisa, séance tenante à redescendre et à chanter devant la porte même du commissariat, à l'ombre rouge de la lanterne, et sous le regard consterné des sergents de ville, comme là-bas rue de La Rochefoucault ! Mais n'est-il pas vrai que la musique adoucit les mœurs ? Mes chansons qui avaient le don d'émouvoir si profondément le cœur populaire finirent aussi par apaiser l'obstinée rancune des agents et par juguler leur maladresse. La police commençait d'être tournée en ridicule, et, comme il s'agissait d'une œuvre de moralité reconnue, d'une véritable mission philanthropique, on n'osa point interdire ma « goulante » qui, finalement triompha. Tous les quartiers furent visités de la sorte, depuis celui de l'Opéra, de la Madeleine, de l'Étoile et de la Plaine Monceau, en passant par les quartiers populaires où le cœur des braves gens vibra bien souvent à l'appel de nos chansons, jusqu'au quartier latin où les étudiants reprirent en masse, avec une joie juvénile, les couplets vieillots de Jenny l'ouvrière. C'est à l'occasion d'une de nos randonnées au « quartier » que j'eus la pensée de rendre visite à Paul Verlaine qui habitait alors une sorte de grenier, 16 rue Saint-Victor. J'escaladai un misérable escalier, et frappai à la porte du « pauvre Lélian ». Il me reçut avec un très bon sourire et me remercia d'être venue jusqu'à lui. Il était, malgré la saison peu avancée, emmitouffé comme en hiver ; la barbe perdue dans un gros foulard de laine, et ses yeux faunesques et bons souriant sous un feutre cabossé, il avait un air à la fois

pitoyable, malicieux et résigné.

*J'étais montée seule dire bonjour à Verlaine, tandis que ma petite troupe m'attendait à la porte de l'immeuble. Déjà, à mon arrivée, quelques curieux, intrigués par notre groupe, s'étaient massés sur le trottoir. Ils m'avaient vu pénétrer dans le corridor sombre, et, patiemment, attendaient que je redescendisse. Mais le nombre des badauds avait grossi pendant mon absence ; le trottoir était maintenant envahi par des spectateurs encombrants qui obstruaient l'entrée de l'immeuble ; la concierge, devant cette foule insolite, se mit à pousser des hurlements de fauve. Je redescendis à ce moment et, indignée par les propos insolents que tenait la mégère, je me mis en devoir de la sermonner. Elle me poussa alors assez rudement vers la rue, un carreau du vestibule se brisa, me blessant à la main ; la foule prit fait et cause pour moi. Il y eut un commencement de bagarre ; les agents, survinrent, assez à propos pour enrayer ce commencement d'émeute, qui menaçait de se développer de seconde en seconde, et qui eut peut-être nécessité, une fois de plus, notre comparution au Commissariat. Bref, tout rentra dans l'ordre. Les journaux racontèrent cet incident avec force détail, et Verlaine fut même interviewé. L'illustre poète eut un trait charmant – Elle n'a pas de chance cette pauvre Eugénie, s'écria-t-il, elle vient me voir, et elle est mordue par une concierge enragée ! Quelques jours plus tard, nous avions été conviés à chanter dans les salons du célèbre **café Procope**, aux portes duquel des affiches avaient été apposées par les organisateurs. Le dimanche soir, jour de mes débuts, la foule était telle, dans la rue de l'ancienne comédie, en face de l'ancien hôtel des comédiens du Roi, que les omnibus avaient modifié leur itinéraire. Les salons n'étant pas assez grands, le rédacteur en chef du journal *Le Procope* fit une annonce. Le public fut invité à rester dans la rue, les «auditions» devant avoir lieu maintenant à la terrasse. C'est alors que le poète dessinateur F. A. Cazals improvisa une heureuse parodie sur l'air de la *Sérénade du pavé* :
Quelques assistants, qui reprenaient en chœur, n'avaient pas bien entendu les premiers vers, et ils répétaient avec conviction : «Sorbonne» au lieu de «Sois bonne» mais qu'importe, les âmes étaient émues et l'argent volait de toutes parts... Et les situations émouvantes ou cocasses ne manquaient pas... Nous allâmes chanter ensuite devant les ateliers et les Abattoirs de la Villette. Un trait touchant. A la Villette, un père dont la jeune fille était depuis des années paralytique, nous pria de venir jusqu'à la malade, languissante au milieu d'un jardin, et qui nous remercia d'un pâle sourire de joie. Un autre jour, au cours de notre tournée, nous devions nous rendre à l'hôtel du Baron de Rothschild. Les journaux avaient annoncé la nouvelle. Dès onze heures, la rue Saint-Florentin était encombrée d'une foule de curieux qui nous firent une chaude ovation. – Chez Rothschild, criaient nos admirateurs. – Pas encore leur répondais-je... gardons les gros les gros morceaux pour la fin. Nous commençâmes par les maisons du voisinage. La recette n'était pas très forte, un grand nombre de parisiens étant déjà en villégiature. Toujours suivie par mes admirateurs anonymes, je sonnai à l'hôtel du Baron Édouard de Rothschild. – M. de Rothschild, s'il vous plaît ? – Les maîtres sont en voyage, répondit le concierge majestueux. – Eh bien, nous chanterons pour les domestiques. Laissez-nous entrer ? Le concierge fit une grimace difficile à décrire. En ai-je vu de ces lippes, de ces bouches de travers, de ces mentons rogués, de ces nez trop longs, de ces yeux de fouine aux regards inquiets ? Le concierge parla de consulter le maître d'hôtel. – C'est ça, appelez-le. Si on n'allait pas chez les riches, où donc qu'on irait ? Dis-je, en, m'adressant à la foule qui commençait à se gausser de la tête du touchant. A la concierge. – Pour sûr ! Enfin, je fus admise à parlementer dans la cour avec le maître d'hôtel. Je revins dépitée ! – Mes enfants rien à faire. Il paraît que la maison est vide, mais nous emportons toujours ça. Et, triomphante, devant la foule qui riait aux éclats, je montrai deux pièces de dix francs en expliquant : – C'est le cadeau du valet de chambre ! Dès qu'il fut rentré, le Baron envoya son obole."*